

Légation de Suisse
en
France

Paris, le 21 avril 1901.

15^{bis} rue de Marignan

N^o 1/01

14

Prière de rappeler
le numéro ci-dessous

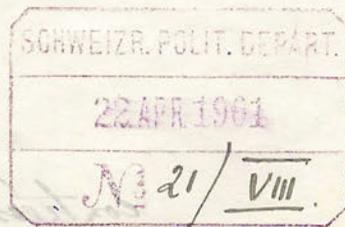
Monsieur le Président,

Hier après-midi, l'Ambassadeur
d'Autriche Wolkenstein est venu me faire une
longue visite, au cours de laquelle il s'est exprimé
très librement, une fois de plus, sur l'attitude et
la situation de l'Italie et sur la valeur de son
accession à la Triple Alliance.

Wolkenstein est propriétaire dans le Trentin,
où il habite pendant ses vacances, sa belle-mère
habite Venise, il connaît depuis son enfance l'état
d'âme des habitants et la situation économique des

Département politique fédéral,

Berne.



contées italiennes limitrophes. Dans les parties italiennes de l'Autriche, la capitale n'est pas Vienne, c'est Rome, et chez les habitants les portraits qu'on voit aux murs ne sont pas ceux de l'empereur François - Joseph, mais ceux de Victor Emmanuel, de Humbert ou de Garibaldi. Provisoirement, l'Italie a concentré ses garnisons à la frontière française, de son côté, l'Autriche a dégarni la frontière italienne pour renforcer la frontière polonaise. Des deux côtés, cela permettait des économies d'argent. Cela n'empêche pas qu'à Vienne on ne soit convaincu de l'impossibilité ou serait l'Italie de s'abstenir de marcher sur Trieste et sur le Trentin le jour où

L'Autriche serait envahie et battue par les Russes en Galicie.

Pour quiconque a connu le nord de l'Italie il y a trente ans, il s'entre avec yeux, continue Volkenstein, qu'il y a une recalade économique immense, le peuple succombe sous la crise économique. Un peuple ne peut pas vivre sans manger et sans faire des enfants. Si la situation ne s'améliore pas en Italie, cela finira dans la révolution. Il est impossible que le Gouvernement italien ne le sente pas et que la dynastie ne le voie pas.

La conclusion s'impose: si la France a l'intelligence de fournir aux Italiens des avantages financiers et commerciaux réels, et non pas

fétifs comme ceux de l'arrangement de 1898, si la France
 offre des débouchés à l'agriculture italienne pour ses
 vins, ses primeurs, ses bestiaux, si la France maintient
 le crédit de l'Italie et répand ses capitaux dans la
 péninsule, rien ne pourra empêcher l'Italie de sortir
 de la triple. Cela ne veut pas dire que les Français
 auront un allié, ni que cet allié sera bien solide ni
 bien fidèle, surtout dans les jours de malheur; les
 Français seraient naïfs de bâtir au point de vue
 politique sur un rocher aussi friable, et à Rome
 on n'a pas la naïveté de bâtir aujourd'hui sur ce
 rocher.

Dolkenstein a ajouté qu'il avait exposé
 tout ce qui précède au chancelier allemand Bülow,

qui n'est pas de cet avis et qui même, à la fin de la conversation, était véritablement en colère. Il est évident, dit Dolkenstein, que pour l'Allemagne l'alliance italienne a une valeur politique et militaire, puisque trois corps d'armée français pour le moins seraient immobilisés dans les Alpes en cas de guerre franco-allemande, mais l'Allemagne elle-même a besoin de débouchés pour son industrie, de protection pour ses agraires et de pain pour le million d'Allemands qui vient s'ajouter tous les trois ans à la population antérieure. Le maintien de la Triple et les relations de l'Italie avec la France sont une question de pain. L'ambassadeur français Barrière, qui est intelligent et « Steiber », a par

faitement compris cela. Toute la question est de savoir si l'Allemagne saura faire des concessions commerciales suffisantes aux Italiens ou si Bismarck saura obtenir des protectionnistes français des avantages effectifs, tangibles, réalisables en beaux et bons écus, en faveur des exportateurs italiens, de la part de la France.

La vérité, a dit en terminant Doll-Kenstem, est que la Triple, créée en prévision d'une guerre contre la Russie, guerre invraisemblable aujourd'hui que la Russie a les regards tournés vers l'Asie pour un avenir très long, n'est presque plus en ce qui concerne l'Italie une alliance, mais une attitude. Une danseuse peut rester une ou deux minutes sur

la pointe d'un pied, mais cela ^{ne} peut durer indéfiniment,
il arrive un moment où la fatigue et la douleur
obligent de changer d'attitude. Actuellement,
l'Italie souffre, et pour mettre fin à cette souffrance,
elle acceptera celui qui lui viendra en aide. La
France pourra-t-elle et saura-t-elle faire les
sacrifices nécessaires? Si oui, rien n'empêchera l'Italie
d'aller à elle. L'Allemagne saura-t-elle et
pourra-t-elle procurer en 1903 des avantages suffi-
sants à l'Italie? Si oui, la Triple sera maintenue.
Dans le cas où ni la France ni l'Allemagne ne
pourront apporter un appui efficace à la crise intense
dont le peuple italien souffre au point de vue écono-
mique, alors la vapeur surchauffée trouvera l'issue

qu'elle pourra.

Cet entretien avec l'Ambassadeur d'Autriche confirme l'impression dont j'avais l'honneur de vous faire part avant-hier, à savoir que nous devons surveiller de près, au point de vue commercial, la situation de l'Italie.

J'ajouterai, pour valoir ce que de raison, que le chef des services commerciaux au Ministère français des Affaires Étrangères a dit hier qu'il ne pouvait pas être question de pourparlers commerciaux avec l'Italie avant 1903, c'est-à-dire avant que l'on ne connaisse le résultat des négociations de l'Italie avec la Suisse, l'Allemagne et l'Autriche. Je vous donne ce raisonnement pour ce qu'il vaut;

j'avoue pour ma part ne pas le comprendre, puisque
la France n'a pas de traité de commerce à échéance
fixe et vit son tarif autonome incessamment
modifiable.

L'Ambassadeur de Russie, prince
Curossow, qui dans tout le courant de l'hiver
dernier s'exprimait dans ses conversations avec les
membres du corps diplomatique en termes peu
aimables sur les membres du cabinet Baldeck-
Roussan et leurs femmes, a manqué assez grave-
ment de tact avant-hier soir en donnant un dîner
en l'honneur du général russe Louis Bonaparte.
Dans les dernières semaines, le Gouvernement

français avait obtenu le déplacement d'un secrétaire de
l'Ambassade de Russie, connu pour ses relations avec
les nationalistes et un autre secrétaire devait le suivre
d'ici à deux mois. Dans le petit monde diplomatique,
on s'étonne que l'Ambassadeur lui-même n'ait
pas compris qu'à la veille du départ de M. Delassé
pour Pétersbourg, et après tout le bruit fait dans la
presse européenne sur la présence prolongée à Paris
du général Louis Bonaparte et sur les réceptions
nationalistes données en son honneur chez sa tante
la princesse Mathilde, il était élémentaire de ne
pas recevoir à sa table un semi-prétendant. On
s'accorde d'ailleurs à admettre que le Gouvernement
russe n'est pas en cause et qu'il y a là une bêtise

personnelle d'Ouroussow.

Il circule ici des bruits singuliers sur les relations de deux dames appartenant à la plus haute société avec les anarchistes. On se demande si c'est de la folie. Ceci à titre rigoureusement secret et uniquement pour le cas où des communications vous seraient faites d'autre part à ce sujet; je vous prie donc de ne prendre l'initiative d'aucune conversation sur ce point, tant que l'on ne vous en parlera pas.

Agriez, Monsieur le Président, les assurances de ma très-haute considération.

Le Ministre de Suisse

Lardy

nicht
kopieren
h